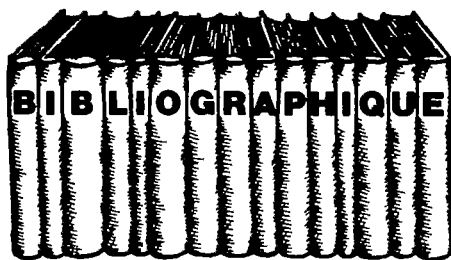


## CHRONIQUE



## BLOC-NOTES

### POUR PARLER DE L'AFRIQUE DU SUD

La France fait donc un triomphe au film de Jamie Uys, « Les dieux sont tombés sur la tête ». Il a reçu le Grand prix du festival d'humour à Chamrousse en 1982. Et même la presse qui d'ordinaire se veut antiraciste l'a trouvé divertissant. « On aurait mauvaise grâce, écrit Jacques Siclier, à ne pas, au moins, sourire » (1). Ayons cette mauvaise grâce ! Le film prétendument botswanais du Sud-africain Jamie Uys ferait, à vrai dire, plutôt grincer des dents et en dit probablement beaucoup plus sur notre société que sur l'Afrique australe.

Les gentils petits hommes bruns, sorte d'E.T. méridionaux venus des confins de notre planète, sont drôles ; ils vivent à l'état de nature avec une ingéniosité inégalable et seraient parfaitement heureux si la « civilisation » n'introduisait le trouble dans leurs harmonieuses épousailles avec le monde alentour ; leur génie propre leur permettra néanmoins de s'en sortir et de laisser les tenants de la modernité (aussi marris qu'ils en soient) à leur vie de courses folles et d'angoisses irréfrenées ; si toutefois il leur est donné d'échapper aux terribles guérilleros totalitaires auxquels le spectateur trouvera une ressemblance avec, au choix, les hommes de Samora Machel ou ceux de Sam Nujoma.

Il y a dans tout cela comme une resucée de Bernardin de Saint-Pierre ; une idéalisation du bon sauvage mêlée d'écologisme plus contemporain. Le plus grave, pourtant, est que cette présentation de la vie des San du Kalahari (« cela commence pourtant comme un documentaire sur les Bushmen du désert de Kalahari » constate encore Jacques Siclier) met en images une réalité travestie ne montrant rien des conditions de vie réelles de ces populations, notamment en Afrique du Sud,

(1) *Le Monde*, 22 janv. 1983.

repoussées vers des régions de plus en plus hostiles, réduites à survivre comme elles le peuvent dans un univers déséquilibré, déstructuré non par la civilisation, mais bien par la mainmise d'une minorité sur les antiques terres de parcours de ces chasseurs-cueilleurs.

Ainsi, « Les dieux sont tombés sur la tête » constitue finalement une justification détournée de l'idéologie de l'apartheid : en masquant le sort véritablement fait à ces peuples, il conforte la théorie de la séparation comme meilleur moyen de la préservation culturelle et donc du bonheur des « primitifs », il démontre le bien-fondé de la politique des bantoustans et de leur indépendance. Au moment où les mouvements anti-apartheid semblent en passe d'acquérir une audience plus large (en France, mais pas seulement), au moment où l'Afrique du Sud aux abois multiplie les agressions contre ses voisins et accentue la répression interne que ne parviennent pas à faire oublier les projets de fausses réformes, la sortie de ce film et son succès auprès d'un public particulièrement nombreux contribuent habilement à illustrer les principaux thèmes de propagande émis de Prétoria.

Michel Droit a dû aimer ce film, lui qui reprend la vieille fable de l'origine mongoloïde des Khoïsan (2). Mais cela n'est qu'un détail au regard d'une entreprise visant, elle aussi, à mobiliser pour soutenir l'Afrique du Sud. La thèse est connue, elle est même terriblement banale, exposée à intervalles réguliers dans des publications européennes diverses (3) : l'apartheid est sans doute condamnable au plan des principes mais il n'empêche que les Noirs d'Afrique du Sud sont plus heureux que leurs frères des pays indépendants et que le Goulag est, de toute manière, bien pire ; en outre, le gouvernement de Prétoria est sincèrement réformiste et entend, pour peu qu'on lui laisse les mains libres, promouvoir des aménagements qui permettront une participation de tous au système politique (sans application de la règle de la majorité qui serait, ici, une véritable injustice) ; enfin, l'Afrique du Sud est la sentinelle du monde libre et doit, à ce titre, être défendue contre vents et marées. Car elle est l'objet d'un complot sournois, complot dont le chef d'orchestre est, bien entendu, l'URSS flanquée de ses séides (en Afrique, l'Angola, le Mozambique, l'Éthiopie mais aussi, ô surprise, la Guinée, la Zambie et même la Tanzanie) qui manipulent l'ANC (Congrès national africain) et, nouvelle surprise, le PAC (Congrès panafricain, rival de l'ANC), et dont l'ambition est de s'emparer des incalculables richesses naturelles de l'Afrique australe afin de mieux pouvoir mettre à genoux le monde libre. Dans cet effort, l'Union soviétique et le communisme international reçoivent le renfort, d'une part, des organisations internationales et singulièrement de l'ONU (dont la majorité est qualifiée, selon les pages, de « communo-tiers-mondiste », p. 145, ou de « socialo-tiers-mondiste », p. 184) et, de l'autre, du Con-

(2) « Aux yeux des anthropologues actuels, rien dans leurs particularités ne suggère de composante extra-africaine », Jean Hiernaux, « La diversité biologique des groupes ethniques », in : Hubert Deschamps, dir., *Histoire générale de l'Afrique noire*, I, *Des origines à 1800*, Paris, Presses universitaires de France, 1970, p. 63.

(3) Michel Droit, *Et maintenant si nous parlions de l'Afrique du Sud*, Paris, Plon, 1983. Voir aussi : Luc Beyer de Ryke, *Afrique noire, pouvoir blanc*, Bruxelles, P. de Meyere, 1975, et Jacques Leguèbe, *Cap Sud, le pivot africain*, Paris, Lavauzelle, 1977.

seil œcuménique des Églises. Car il y a bien une « conspiration des pasteurs » (p. 219) et ceux-ci « semblent déjà trépigner sur place dans l'allègre impatience de livrer cette Afrique tout entière, puis l'Europe, à l'ancien chef du KGB » (p. 220) ; en Afrique du Sud même, elle est animée par Desmond Tutu et le « pur marxiste » (p. 164) Allan Boesak. Complot et conspiration gangrènent d'ailleurs le cœur même de l'Occident ; ne parlons pas du gouvernement français d'après 1981 (qui a tout de même l'avantage de faire moins qu'il ne profère), mais Ronald Reagan est un peu mou quand Jimmy Carter, représenté par « le plus que douteux Andrew Young, homme de couleur aux options ambiguës » (p. 223), était franchement suspect... « Le temps est donc dramatiquement venu pour que, tournant enfin le dos à tous ses mythes sulfureux et ses masochismes castrateurs, l'Occident, même au nom de l'apartheid en Afrique du Sud, cesse de se faire le veule complice de l'apartheid contre l'Afrique du Sud » termine Michel Droit avec cette flamme qui lui valut sans doute d'entrer à l'Académie française (p. 235).

Comment parvient-il à cette conclusion ? En cinq semaines passées sur place. Il ne nous dit pas qui lui procura les sauf-conduits nécessaires pour se rendre en zone africaine, à Soweto et à Alexandra, qui lui délivra les autorisations permettant de visiter des installations, de rencontrer des hommes généralement peu accessibles. Il nous confie, en revanche, que, « sorte de découvreur professionnel, arrivant pour la première fois en Afrique du Sud », il a déposé « à la consigne de la douane toutes ses "idées reçues" » et a observé, noté, écouté, essayé de comprendre, « farouchement résolu à ne mettre en route sa propre mécanique de témoignage, si possible d'explication, qu'après avoir patiemment fait le "plein" d'informations et d'impressions » (p. 73). Le vide ainsi fait, il a pu, en toute liberté, s'imprégner du point de vue officiel des milieux dirigeants sud-africains. Mais ce vide avait, apparemment, ses limites. Car Michel Droit a une certaine idée de l'Afrique, et du monde d'ailleurs. « Enfin l'Afrique fauve » s'écrie-t-il, approchant le Kruger Park (p. 94), cette « Afrique un peu plus conforme à celle qui hante si souvent mes rêves. Car pour moi, le DC 3 est vraiment l'avion de l'Afrique africaine, celui, qui, tant de fois, m'a conduit jusqu'aux savanes brûlées où je retrouve les pistes, les rivières, les collines et aussi les grands fauves que j'aime » (p. 85).

Les Africains, on le constate, sont absents de ces aventures oniriques. Nul étonnement donc que le seul personnage qui, au fil des pages, finisse par « venir [à Michel Droit] des profondeurs de l'Afrique » (p. 92), soit un pasteur suisse qui, après s'être occupé des prisonniers Mau Mau dans le Kenya du colonialisme finissant, se voua à la consolation des condamnés à mort sud-africains. On sait que l'Afrique du Sud détient une manière de record du monde en matière d'exécutions capitales et que, dans ce domaine, le « développement séparé des races » est mis en pratique de façon exemplaire...

Au fond, il est consolant de constater que les livres tentant de soutenir ou de rendre plus présentable le régime sud-africain soient tous d'invraisemblables sottisiers. Mais la bonne foi ne peut même pas être plaidée. *Et maintenant si nous parlions de l'Afrique du Sud* présente

un unique point de vue : celui des Sud-Africains décidés à défendre par tous les moyens, y compris quelques réformes de surface, leurs privilèges. L'auteur ne renvoie à aucune source, il ne donne l'origine d'aucun des chiffres qu'il cite ; il rend compte de ses entretiens avec une minutie qui varie selon ses interlocuteurs : sans jamais employer de guillemets, il s'attarde précisément sur les propos des membres du Rand Club mais évoque très rapidement, et uniquement au style indirect, son entrevue avec André Brink qui n'eut pas l'heur de lui plaire. Et, comme si cela ne suffisait pas, il accumule les erreurs : sur le *pass* (p. 12) ; sur Sharpeville dont il fait porter la responsabilité à l'ANC (p. 43) ; sur la Zambie et Kenneth Kaunda qui, sans doute pour avoir le premier « dialogué » avec John Balthazar Vorster, se voit qualifié d'« implacable ennemi rhétorique de l'Afrique du Sud » à la tête d'un pays passé « aujourd'hui sous contrôle soviéto-cubain » (p. 68) ; sur la Tanzanie nécessairement « marxiste » (p. 134) ; dans ces conditions l'inflation des épithètes infamantes aboutira à un Sam Nujoma « tyran hyper-marxiste » (p. 185). Et l'ignorance confine à l'ignominie lorsque Michel Droit, évoquant l'assassinat de Ruth First, tente de le maquiller en « attentat ou règlement de comptes » et affirme qu'elle vivait à Londres (p. 64).

On pourrait continuer ainsi longtemps, s'étonner qu'on puisse encore lire la presse libre en Afrique du Sud, qu'on donne des bantoustans une description aussi optimiste (4) ; cela n'en vaut peut-être pas la peine. Que Michel Droit signe un tel ouvrage, passe encore. Que ce livre recueille les faveurs de la télévision, qu'on en fasse grand tapage est plus préoccupant quand le point de vue de ceux qui luttent pour la liberté en Afrique du Sud a tant de mal à se faire entendre en France.

Il est heureusement des travaux plus honnêtes. Ainsi le *Que sais-je ?* consacré par Odette Guitard à l'apartheid (5) (et non, on le remarquera, à l'Afrique du Sud). Soigneusement documenté, solidement étayé, il parvient, en détaillant le maquis juridique des lois oppressives et discriminatoires, à expliquer l'édification et le fonctionnement de cet inimaginable système. Reprenant le fil de l'histoire, il insiste sur la continuité : le régime du parti nationaliste, après 1948, ne fit qu'institutionnaliser une philosophie et des pratiques qui avaient cours depuis les origines du pays et que partageaient Afrikaners et anglophones (p. 34) ; les réformes actuelles ne sont qu'une application, peut-être un peu plus pragmatique, du « grand dessein du Dr Verwoerd » (chapitre 5). Et Odette Guitard montre bien leur caractère artificiel : leur objectif essentiel est de sauvegarder le pouvoir politique des Blancs (p. 28) ; l'indépendance des bantoustans est illusoire, impossible en fait. Les faits marquants de ces dernières années ne sont donc pas les tentatives de P.W. Botha pour modifier un peu la façade de l'appareil de domination —

(4) Voir, par contraste, ce qu'un juge sud-africain dit de la liberté de la presse : John Dugard, *Human rights and the South African legal order*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1978, notamment p. 181, et ce qu'on peut lire dans la presse sud-africaine de la réalité des bantoustans dans : Claude Meïlassoux, *Les derniers Blancs, le « modèle » sud-africain*, Paris, F. Maspero, 1979.

(5) Odette Guitard, *L'apartheid*, Paris, Presses universitaires de France, 1983 (*Que sais-je ?* 2046).

tentatives auxquelles les élections anticipées de 1981 semblent bien avoir mis un frein (p. 31) — mais bien et la montée d'un syndicalisme de lutte et la renaissance d'un mouvement nationaliste actif, stimulé sans doute par la Conscience noire mais encore assumé pour l'essentiel par l'ANC. Dans ces conditions, conclut Odette Guitard, « si s'interroger sur la survie de l'Afrique du Sud revient à s'interroger sur la survie d'une Afrique du Sud telle que la conçoivent ses dirigeants d'aujourd'hui, plutôt que de demander "l'Afrique du Sud survivra-t-elle ?" », mieux vaudrait peut-être demander "combien de temps survivra-t-elle ?" » (6).

La romancière Nadine Gordimer pose une autre question, qui, d'une certaine manière, inclut les deux précédentes : comment survivra-t-elle ? En un troisième roman traduit en français (7) (alors que l'essentiel de son œuvre reste toujours inaccessible dans notre langue), elle explore l'angoisse qu'ont au cœur tous les Sud-Africains blancs opposés au système actuel : et après ? Une fois le pays libéré de la ségrégation et de la déportation des populations noires, une fois acquise la loi de la majorité, une fois le gouvernement du pays passé aux mains des nationalistes, que deviendrons-nous ? Nadine Gordimer ne répond pas. Mais après avoir magnifiquement expliqué comment se construisait chez certains la volonté de lutter contre l'injustice, une forme de « pulsion de lutte » pourrait-on dire en pensant à Rosemarie Burger (*Fille de Burger*), elle s'attache maintenant à décrire les affres et hésitations de ceux qui, tout en refusant un ordre inacceptable, ont attendu sa chute plus qu'ils ne l'ont provoquée et, parce qu'ils n'ont pas souhaité comme tant d'autres abandonner ce pays qu'ils veulent leur, se trouvent pris dans la tourmente, ballottés, inquiets, instables.

Maureen et Bamford Smales ont quitté la ville devant l'offensive des forces nationalistes noires et avant que le gouvernement blanc ne se soit totalement effondré. Ils ont trouvé refuge au village de celui qui les a servis pendant quinze ans, July. Et là se nouent des rapports étranges entre le domestique, toujours prévenant mais décidément protecteur, et ses anciens maîtres contraints de vivre la condition et les rythmes du village déshérité. Rapports greffés sur ceux qu'entretient July avec les siens, d'homme à femmes (mère, épouse), d'urbain à ruraux, de salarié (ou d'ancien salarié) à paysans pauvres ; où le prestige redoré des signes extérieurs acquis à la faveur de l'explosion pulvérisant la hiérarchie précédente (la voiture de brousse) ne parvient à vaincre complètement ni la force d'inertie, ni la méfiance. Cette tranche de vie collective n'a pas de fin, pas de morale. Elle est prétexte à peindre l'effilochement de la vie au village (« Il y avait les saisons habituelles ; et il y avait l'interminable saison de deux ans, la saison où les femmes vivaient sans leurs époux », p. 109), la misère et aussi la force employée à maintenir quelque joie.

(6) Allusion au livre de R.W. Johnson, *How long will South Africa survive ?* Londres, Macmillan, 1977.

(7) Nadine Gordimer, *Ceux de July*, Traduit de l'anglais par Annie Saumont, Paris, Albin Michel, 1983 ; après *Un monde d'étrangers*, Traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1979, et *Fille de Burger*, Traduit de l'anglais par Guy Durand, Paris, Albin Michel, 1982 ; voir également l'entretien accordé par Nadine Gordimer à *Politique africaine* 7, sept. 1982, pp. 125-127.

Elle est prétexte à dire l'inconscience du monde réel qui s'empare des privilégiés, même les plus attentifs : l'incapacité à comprendre la condition d'un domestique — bien traité, bien payé, enfin relativement, comparé aux autres — dans une société, qui plus est, où les libertés élémentaires lui sont refusées. Elle est prétexte à montrer, pourtant, ce qui, dans ces circonstances, lie maîtres et serviteurs ; ce mélange insoupçonnable de complicité culturelle, de domination et d'acceptation de la domination, de révolte et d'amitié. Qu'advient-il des Smales une fois balayé le pouvoir pâle, une fois détrônés les chefs locaux croyant encore se battre pour les Blancs de Prétoria, avec le fusil rapporté par le Blanc réfugié à défaut d'autre chose ? Nadine Gordimer ne le dit pas. Encore une fois, de cette écriture admirablement précise, elle se contente d'indiquer qu'au village les gosses s'entendent par-delà les races, les petites filles surtout...

Mais ailleurs Nadine Gordimer va un peu plus loin. Elle observe et rend compte. Le Zimbabwe, sans qu'elle y fasse référence directe, la fascine. Son plus récent recueil de nouvelles (8) se trouve donc encadré d'un présent symboliquement placé en fin de volume (la fin du présent, aussi ?) : celui, à nouveau, d'un chef africain d'Afrique du Sud dénonçant les jeunes guérilleros de passage au village et ne revenant chez lui que pour constater l'apocalypse des bombes gouvernementales, et se pendre ; et d'un présent-futur. Présent, ou juste passé, du Zimbabwe ; futur, qui sait, de l'Afrique du Sud ? On s'embrasse dans les rues au jour de la victoire, toutes races confondues ; certains fuient, d'autres restent parce que c'est là ce qu'ils ont attendu ; une organisation nouvelle s'installe et de nouvelles distances s'instaurent. Alors l'avocat libéral finira par partir, par s'en aller non loin de là, où il pourra retrouver une place définie : la tribune de celui qui dénonce l'injustice et l'oppression. Entre ces deux drames, une foule de petites histoires où l'on saisit pleinement le talent littéraire qu'en France l'engagement incite à négliger un peu. Petites touches fines, délicates, mesurées ; un sens de la description qui pourrait faire merveille dans le monde scientifique mais ici ne se départ jamais d'une étonnante sensibilité : le texte est à la fois cette réalité emmêlée où se débattent les êtres (d'autant plus que, pour la plupart, ils participent de l'Afrique australe) et le vécu de ces individus qui n'arrivent pratiquement jamais à être tous bien ensemble, à savoir où ils (en) sont. Histoires d'amour (*Time did, Town and country lovers*), histoires de famille, toujours embrouillées, histoires toutes simples (*The termitary*), franches et ouvertes comme une toile flamande.

C'est un peu tout cela en condensé que le lecteur retrouve dans l'une des dernières nouvelles publiées par Nadine Gordimer (9). Le général « Géant » Sinclair Zwedu, héros de la guerre de libération, est, à l'indépendance, devenu un mythe. Mais il fait un piètre politicien et devient encombrant pour ses amis ; en quelques pages on suit le procès de sa mise à l'écart, avec les honneurs bien sûr, de l'éloignement que lui-même, coupé de ce qui l'a fait vivre tant d'années, bâtit entre sa

(8) Nadine Gordimer, *A soldier's embrace*, Harmondsworth, Penguin, 1982.

(9) Nadine Gordimer, « At the rendez-vous of victory », *Mother Jones*, fév.-mars 1983, pp. 35-40.

personne et ce qui se construit. Engoncé dans une sinécure sans attraits, le héros devient progressivement une non-personne publique. Certains reconnaîtront sans doute le modèle ; au-delà, ce jeu sur le présent-à-côté-avenir-ici indique clairement, et c'est la puissance pour ne pas dire l'honneur de Nadine Gordimer, la difficulté de l'engagement : la force et la conscience qu'il faut mettre à défendre des principes, une éthique sans doute, pour leur valeur intrinsèque, sans savoir sur quoi débouchera ce combat, sans anticiper complètement ses conséquences ; ou plutôt, en entrevoyant que la facilité n'est certainement pas de ce côté. Les écrits de Nadine Gordimer sont, eux, une école d'honnêteté et de lucidité.

*Denis Martin*